

Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE-X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL – N° 209 – DÉCEMBRE 2018 – 1€

La communauté du Prieuré vous souhaite un saint et joyeux Noël aux pieds de l'Enfant-Dieu de la crèche

Le centenaire de l'Armistice 1

La Grande Guerre, hier et aujourd'hui 4

La guerre juste 7

Dans un hôpital de campagne, pendant la guerre 10

La confession au bord de la tranchée 12

Que penser de la canonisation de Paul VI ? 14

Chronique du prieuré 16

Prieuré Saint-Jean-Eudes
1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fsspx.fr

Le centenaire de l'Armistice

« Nous savons bien, nous autres, que notre mission est de racheter la France par notre sang »

Nous avons commémoré le 11 novembre dernier le centenaire de l'armistice qui mit fin aux hostilités de la première guerre mondiale. A onze heures, pendant onze minutes, les cloches de nos églises ont sonné à la volée. Aussi, la piété filiale nous invite, nous presse même d'évoquer ce cataclysme dévastateur, cette fournaise où notre nation fut jetée. Les listes gravées sur nos monuments aux morts m'ont toujours étreint d'émotion. Que de vies abrégées ! Ces hommes n'ont-ils pas manqué ensuite à la France ? Cette dernière n'a-t-elle pas été enterrée à Verdun ? Le colonel Argoud le pensait. Mais une nation, peut-on objecter, ne meurt pas brutalement à la manière d'un individu.

Mon grand-père paternel était né en 1894. Orphelin, il avait connu une enfance difficile, sans tendresse. A vingt ans, il fut entraîné dans la tourmente. Il connut le champ de bataille de Verdun, comme tant d'autres. Témoin d'horreurs sans nom et gazé comme tant d'autres, il



Noël 1916 sur le front, messe de minuit au fort de Douaumont (près de Verdun) – L'Illustration

retourna à la vie civile, abattu, triste, porté au pessimisme. Je comprends mal le mot de l'amiral Auphan parlant du « sentiment de pureté radieuse » qui caractérisa pour les combattants français l'armistice du onze novembre. Trop de larmes avaient été versées. C'est ainsi que madame de Sèze avait perdu trois fils. Elle ne se séparait plus de son mouchoir. Trop d'infirmes brisés à jamais traînaient leur vie. Le grand défilé de la victoire sur les Champs-Élysées, le 14 juillet 1919, mutilés de guerre en tête, put-il vraiment donner le change ?

Du reste, de cette guerre, mon grand-père ne parlait pas. Il est des expériences qui ne se racontent pas ; elles ne seraient pas comprises de la génération qui suit. Seul le silence les garde de la profanation, et les revêt d'une espèce de grandeur sacrée. Ce n'est que plus tard que mon père découvrit deux citations et les fit encadrer.

Le père Calmel, né en 1914, s'est interrogé toute sa vie sur le sens du sacrifice imposé à des millions d'hommes par cette guerre terrible, inédite où les forces brutales de la mécanique avaient pour la première fois démultiplié les puissances de mort. L'absence du père avait marqué son caractère d'enfant. Bien vite, il se posa de graves questions : que vaut une vie humaine ; qu'est-ce que la France, la chrétienté ; quelle est la part de la nature et de la grâce dans la mort du soldat ; dans quel but toute une élite a-t-elle péri ; une telle hécatombe peut-elle être vaine ; quelle sera l'issue de tels déchirements ; quelle est la réponse véritablement chrétienne à ces conflits qui font trop le jeu de celui qui est homicide depuis les origines, Satan ; dans quelle mesure le chrétien doit-il participer à ces mêlées menées par le Prince de ce monde ; une telle saignée n'était-elle pas évitable ?

A considérer ces questions, nous pourrions être pris de vertige d'autant que la fausse paix de Versailles a ouvert la porte à des jours pires que ceux vécus pendant ces quatre années. La paix a donc été perdue, mais un pays dominé par les francs-maçons antichrists pouvait-il ne pas la perdre ? Où en est en effet la France aujourd'hui ? On l'assassine ! Mais plutôt que de céder à ce vertige, nous préférons admirer avec Bernanos, la somme d'héroïsme explicitement ou implicitement chrétien qui s'est dépensé au fil des jours au fond des tranchées boueuses et putrides, ou bien lors d'attaques terriblement meurtrières. Raoul Salan, engagé à dix-huit ans, commanda comme aspirant en 1918 une section de poilus aguerris. Il débute le premier tome de ses Mémoires en leur rendant un vibrant hommage, en louant leur calme courage invincible.

C'est le 22 août 1914 que la France perdit le plus de soldats en un seul jour : vingt-sept mille ! Ernest Psichari fut du nombre des tués. A Paris, il fréquentait l'église de la Trinité, située à quelques centaines de mètres de la gare Saint-Lazare. Sur un pilier de l'édifice, une plaque rappelle la mort glorieuse du célèbre paroissien, à Rossignol, au-delà de la rivière du Semois, dans le sud-est de la Belgique. Mais cette mort fut-elle vraiment glorieuse, et en quel sens mystérieux le fut-elle ?

LE SENS DU SACRIFICE RÉDEMPTEUR ET LA GUERRE

On perdait le sens du sacrifice rédempteur et des substitutions de victimes : le défenseur immolé, le frère, le fils, le père tué sont venus le rendre aussi cruellement perçu que magnifiquement proclamé ; on ne savait plus le prix sanglant des biens même de la terre, ni ce que représente de douleur cachée, d'anéantissement prodigieux pour nous tous un calvaire et une messe : le Soldat Inconnu est venu signifier jusque sous l'Arc de Triomphe l'image poignante du sacrifice chrétien et faire comprendre d'une manière actuelle et précise ce qu'est la mort pour autrui, le geste d'un meilleur que soi se dévouant jusqu'au sang pour ses frères, l'ensevelissement du bienfaiteur dans le bienfait, le sacrilège de toute méconnaissance de cela, les responsabilités de tout acte, de notre part, après cela.

Monseigneur Vladimir Ghika,
in *Entretiens spirituels*, p. 12.

La mobilisation générale avait sonné le 2 août. L'Allemagne nous avait déclaré la guerre le lendemain. Nous étions en pleine bataille des frontières. Joffre, de son quartier général alors situé à Château-Thierry, prônait l'offensive à outrance. Le général Raffenel était placé à la tête de la 3°division d'infanterie coloniale. Les journées des 19, 20 et 21 août s'étaient passées en ordres et contre-ordres, en départs soudains et en haltes dictées par l'indécision. Les soldats n'avaient ni mangé ni dormi convenablement. Le 21 au soir, sur de faux renseignements, ils avaient reçu l'ordre d'attaquer pour le lendemain. De l'ennemi, on n'avait remarqué que la présence de cavaliers Uhlans, isolés dans la forêt de Neufchâteau ; les fantassins et l'artillerie ennemis semblaient être encore au loin. Mais on constata bien vite qu'il était impossible d'avancer. L'ennemi était en force. Cependant les ordres de l'état-major arrivaient serrés, formels : « Ne vous arrêtez plus. L'ennemi est à trente-cinq kilomètres à l'est de Neufchâteau ». Le général Raffenel voit ses soldats massacrés. Il insiste malgré tout : il faut passer. Il serait temps encore de reculer, mais les ordres du général se répètent : « il faut tenir à Rossignol, les renforts ne sauraient tarder ». Les hommes savent qu'ils n'arriveront pas. Le colonel Guichard demande de replier son régiment plus au sud : « Non, c'est à Rossignol qu'il faut tenir. » Plus tard, devenu aboulique ou fou, le général disparut. Son cadavre ne fut retrouvé que le soir

portant une blessure à la tête. S'était-il suicidé ? Une balle ennemie l'avait-elle atteint ? On ne sait. Il est tenu pour l'un des quarante-deux généraux tués au front pendant la Grande Guerre. Et Psichari ? Malgré le désastre assuré, il voulut aller au bout de sa mission d'officier catholique. Il encourageait et apaisait ses hommes. Il emporta son ami Cherrier au poste de secours. Lorsqu'il revint, il fut tué à bout portant par un soldat allemand. Où est la gloire d'une telle mort ?

Le Père Calmel se rendit sur le champ de bataille de Rossignol où sept mille des nôtres périrent. Il pria sur la tombe de Psichari. Il rapporte dans un article de la revue Itinéraires : « Tous les récits que j'ai pu lire de sa dernière bataille évoquent un officier souriant, commandant le tir pendant douze heures avec une sérénité inaltérable, alors même qu'il ne doute plus de l'anéantissement des troupes... Il voit, tout au long de la journée, que les deux régiments, à une cadence inexorable, sont fauchés par la mort. Cependant, il continue de faire face avec le sourire. Je pense qu'il est visité par l'ange des batailles. Je pense que la Sainte Vierge, dont il porte le Rosaire enroulé au poignet, lui obtient la joie très douce de ceux qui acceptent d'être sacrifiés sans attendre aucun succès immédiat. Les troupes sacrifiées... sont des troupes radieuses lorsqu'elles sont animées de l'espérance surnaturelle des saints martyrs... Dans la simplicité de leur cœur, elles ont reçu la lumière ineffable de Dieu ; elle les garde avec humilité, avec tendresse ; cela leur suffit ; Dieu ne leur fera pas défaut... »

Le petit-fils converti de l'apostat Renan, avait écrit dans son premier livre, *Les voix qui crient dans le désert* : « Nous savons bien nous autres, que notre mission est de racheter la France par le sang. »

Quelques semaines avant de mourir, toujours hanté par cette guerre, le Père Calmel visita une dernière fois l'ossuaire de Douaumont. A cette occasion, il écrivit une note que l'on trouva sur son bureau : « La matière les a écrasés brutalement et sans distinction, mais proche de chacun d'eux se tenait le Bon Pasteur et la plupart – j'espère – auront béni sa présence et seront morts en paix. »

Quelle leçon devons-nous tirer aujourd'hui de cette mort au champ d'honneur ? Suivons toujours le Père Calmel, en substance. Le combat est toujours la part de tous sans exception. Il est la part du prêtre dans sa paroisse et de la religieuse enseignante dans son école ; il est la part de la religieuse cloîtrée, du chrétien dans la force de l'âge, du vieillard à l'agonie, du père et de la mère de famille conscients de leur dignité et de leur responsabilité, de l'étudiant, de l'enfant même. Chacun livre, doit livrer sa vie. Nul n'en est dispensé. La consigne est la même pour tous : « Ne pas livrer la place que le Roy des Cieux lui a confiée » ; plutôt mourir que de la livrer. L'Église de la terre sera toujours militante parce qu'elle est le Royaume de Dieu dans un monde marqué par le péché. Mais au sein de la lutte, il est possible de goûter la douceur, la consolation que Dieu donne à ceux qui accomplissent leur devoir par amour. L'ange des batailles les visitera ; proche d'eux se tiendra le Bon Pasteur et sa Très Sainte Mère.



LES FÊTES DE LA VICTOIRE A PARIS — 14 JUILLET 1919
Le Défilé - Maréchal PÉTAIN

La Grande Guerre, hier et aujourd'hui

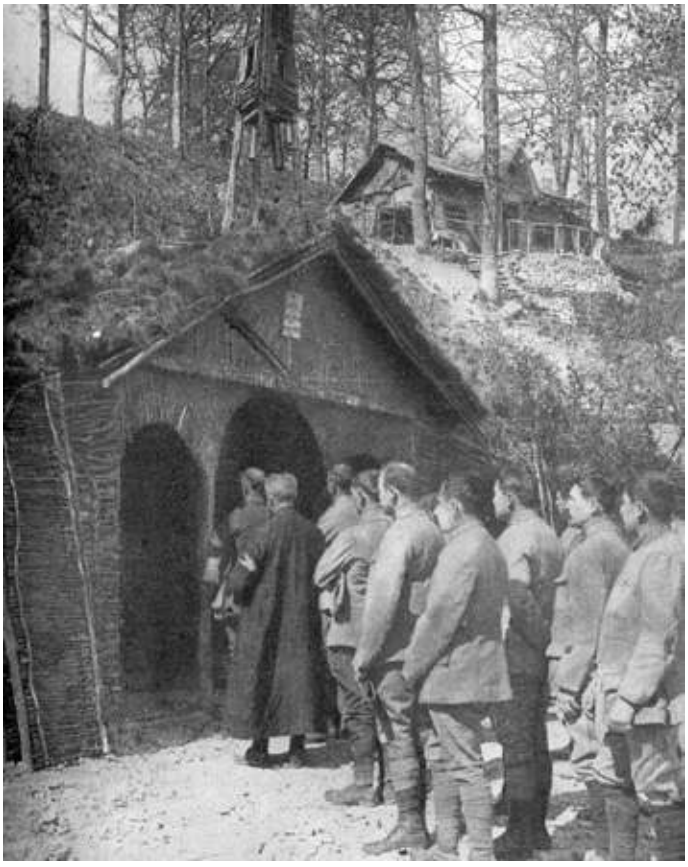
Par l'abbé Raphaël d'Abbadie d'Arrast

Cet article ne prétend pas expliquer tous les tenants et aboutissants de la Grande Guerre, et encore moins juger les intentions de ceux qui y participèrent ou qui y moururent, bien souvent en héros. Nous voudrions simplement, à l'aide de réflexions plus autorisées que les nôtres, donner un éclairage sur ce que fut cette guerre, ce qu'on en fit alors, et ce qu'il nous faut en retenir aujourd'hui.

Ce qu'elle fut

La Grande Guerre fut une véritable hécatombe sans précédent : pas moins d'un million trois cent vingt-deux mille morts pour la seule France[1]. Le Père Calmel, grand admirateur des « poilus », nous en donne la cause : « Le jacobinisme d'État imposé à la France et, partiellement, à la plupart des autres pays par la Révolution de 89, la conception totalitaire de l'État a rendu possible la conscription universelle, la mobilisation de peuples entiers et des tueries sans précédent. Tout cela était impensable sous une monarchie chrétienne. » [2] Il ne faut pas oublier que le gouvernement maçonnique, en 1914, imposait l'impiété et l'apostasie à la France : des centaines d'écoles catholiques fermées, les religieux chassés par milliers, les biens de l'Église tout bonnement spoliés.

C'est dans ce contexte que le Président de la République, Poincaré, appela tous les Français à « l'Union sacrée » pour le salut de la Patrie en danger. Il s'agissait d'oublier les discordes passées. Les catholiques répondirent en masse à l'appel, et il y eut une grande majorité de religieux qui revinrent d'exil pour se rendre au front, afin de secourir les corps et les âmes de leurs compatriotes. On aurait pu croire à la réconciliation... C'eût été pourtant méconnaître totalement l'ennemi. Voici quelques faits, qui sont les meilleurs arguments. L'évêque de Luçon assista, impuissant, au pillage de sa bibliothèque diocésaine, en application de la loi sur les Inventaires, à l'heure même où ses prêtres et ses séminaristes étaient au front, et où ses collèges et séminaires étaient remplis de blessés de guerre...[3] Un acte isolé accompli par des radicaux ? Non, si l'on veut bien se souvenir de la « rumeur infâme » propagée par la presse, qui accusait l'Église d'accointance avec l'ennemi et les curés d'être des embusqués, bien à l'abri des coups mortels du front. « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ! ». Et sans doute pour mieux sceller cette fameuse « Union sacrée », le ministre de la guerre défendit aux soldats catholiques de se consacrer au Sacré-Cœur, mais prescrivit de donner aux soldats musulmans tous les moyens d'observer le ramadan... [4] L'historien Jean de Viguerie fait remarquer, à la suite d'Augustin Cochin (mort au champ d'honneur) que les régions les plus éprouvées par cette guerre furent les régions catholiques (particulièrement l'Ouest de la France). Mgr Baudrillart témoignait qu' « à tout ins-



Des soldats français entendent la messe dite dans une chapelle de tranchées – New York Times du 25 février 1917.

1. Ce chiffre donné par Jean de Viguerie semble être le minimum. On parle plus généralement d'un million et demi de morts.
2. R.P. Calmel, *Le prêtre et la Révolution* (1918-1968), *Itinéraires* n°127
3. *Semaine Catholique* de Luçon, 14 novembre 1914
4. *Le Pèlerin*, 1er juillet 1917

LE SORT DU MONDE

« Le sort du monde se joue. Sur quoi s'ouvrira la porte de l'avenir ? Sur l'asservissement méthodique du monde, à la poursuite d'objectifs sans noblesse ? Ou sur... oui, sur quoi ? Quel idéal réalisable ont défini pour nous les idéologies wilsoniennes. La domination, le progrès matériel, la science au service de conceptions morales ignobles, tout cela est terrible et haïssable. Du moins, est-ce concret ? Qui nous dira comment descendront sur terre les abstractions angéliques, les théories sans corps et sans poids pour lesquelles on voudrait nous persuader que nous nous battons ? La France, voilà pourquoi il est convenable de mourir. La France, c'est-à-dire non pas la confusion sanglante de 89, mère de toutes les confusions postérieures, non pas le bain de sang de 93, et la décollation de la patrie tout entière, non pas la république en bonnet rouge, le parlement corrupteur, l'assiette au beurre des scrutins, l'avilissement du peuple et la ruine de l'intelligence ; mais des siècles d'ordre, de clarté, de culture ; la plus haute expression de l'esprit humain ; la profondeur avec la beauté qui est le goût ; l'audace de la pensée avec la hiérarchie de la vie, qui est la civilisation ; non pas la créature et victime de la bourgeoisie ; non, la France des rois et du peuple, la double hiérarchie du sang bleu et des cœurs droits. »

Marc Boasson, mort le 29 avril 1918, lettre du 27 mars 1918,
in « *Ce qui demeure, lettres de soldats tombés au champ d'honneur*, 1914-1918 » (Jacques Benoist-Méchin)

tant, on entend parler de 'péril catholique'. On se réjouit publiquement (et même chez Poincaré) de la mort de tant de braves catholiques assez naïfs pour se faire tuer » [5]. Et encore : « Ils ne veulent l'Union sacrée que pour nous l'imposer, et nous étrangler sans même que nous puissions crier » [6]. Cela n'est-il pas l'écho de cette déclaration d'un politicien d'alors : « La jeunesse catholique, nous l'enterrerons dans les tranchées » [7] ?

Cette haine impressionne d'autant plus qu'on constate chez beaucoup de soldats un véritable héroïsme chrétien, qui les a poussés à verser leur sang pour le salut de la France. « La mort héroïque de tant de soldats que Jeanne d'Arc eût avoués comme ses compagnons avait une signification chrétienne : signification obscure chez beaucoup et très consciente chez les meilleurs. Chez les meilleurs, la mort sur le champ de bataille avait la portée d'une immolation volontaire pour les iniquités de la France et d'une intercession auprès de Dieu pour que la patrie se détourne de ses maîtres d'erreur et de péché et qu'elle fasse pénitence. » [8] Que d'exemples de prêtres bravant les tirs ennemis pour aller porter les sacrements à leurs compagnons moribonds[9] ! Que de lettres de soldats (parfois bien jeunes) imprégnées d'un profond esprit chrétien et d'une valeur morale élevée, écrites à la veille de leur mort[10] ! On devine le secret de leur force : « À l'église de l'ossuaire de Douaumont, dans la chapelle du Saint-Sacrement, un petit vitrail nous livre avec limpidité la vérité la plus profonde sur Verdun et sur l'héroïsme de nos soldats. L'aumônier est représenté offrant le Saint-Sacrifice dans un abri de fortune ; les soldats vêtus de l'uniforme bleu horizon sont agenouillés autour de l'autel improvisé, leurs fusils posés à côté d'eux. Ils inclinent la tête dans une attitude de foi recueillie, simple, solide, pendant que l'aumônier élève pieusement la sainte hostie après la consécration. Ici le drame de la guerre est intériorisé, enveloppé dans la douceur vraiment divine du sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le mystère du salut de la patrie, qui peut demander à l'homme de verser son propre sang, est illuminé et apaisé par le mystère du sacrifice eucharistique qui restera parmi nous jusqu'à la Parousie, non pour faire disparaître la souffrance mais pour la sanctifier. »

Ce qu'on en a fait

Au lendemain de la victoire, on aurait pu penser que les vieilles querelles intestines de la France avaient fini par se résorber au front. Certes, beaucoup de soldats y retrouvèrent la foi et la grâce de leur baptême. Mais ce ne fut pas le cas des politiques, qui tentèrent de donner un tout autre sens au sacrifice de tant de générations. « Péguy, Psichari, Pierre Dupouey, Augustin Cochin, Pierre Villard et des frères d'armes par centaines de mille, qui étaient baptisés et portaient dans leurs veines quinze siècles d'hérédité chrétienne, avaient donné leur vie « pour que chrétienté continue ». Mais les rhéteurs officiels qui péroraient sur l'estrade pavoisée de drapeaux, lors des inaugurations de monuments aux morts, n'hésitaient pas à déclarer que tant de sang noblement, chrétiennement versé devait hâter le triomphe des plus froides abstractions et de la dévorante idéologie

5. Jean de Viguerie, *Les deux patries* (DMM 2017), p. 165
6. Ibid. p. 166
7. Ibid. p. 165
8. R.P. Calmel, *Le prêtre et la Révolution* (1918-1968), Itinéraires n°127
9. On en trouvera de beaux exemples dans le livre d'Alain Toulza, *La Grande Guerre des hommes de Dieu* (DRAC, 2014), ou encore dans le livre de l'abbé René Gaël, *Les soutanes sous la mitraille* (ESR, 2016)
10. Les archives familiales en sont souvent pourvues. On en trouvera un beau recueil dans le livre de Jacques Benoist-Méchin, *Ce qui demeure*



Un prêtre dit la messe pour les troupes italiennes sur le front italo-autrichien dans les montagnes du Tyrol – New York Times du 27 février 1916.

laïciste : démocratie, progrès, liberté. » [11] À partir de là, on pouvait à nouveau pourchasser tous les ennemis de cette trilogie, et donc exiler à nouveau les religieux qui avaient survécu ! Ce fut la cause de la fondation de l'association DRAC[12], et de la célèbre apostrophe du Père Doncœur : « Pour l'honneur de la France, nous ne partirons pas ! » [13].

Cependant, de cette guerre effroyable allait naître, même parmi les catholiques, l'illusion de vouloir à tout prix donner la paix à un monde qui refuse Dieu, illusion dont nous subissons toujours les fâcheuses conséquences. La responsabilité de certains prêtres fut grande, tant il est vrai que le pasteur est le guide de ses brebis. « Ce n'est pas de la valeur chrétienne du sacrifice de tant de soldats obscurément uni au sacrifice de la Messe qu'un certain clergé, au goût du monde, se préoccupa d'entretenir les fidèles, une fois la guerre finie et la France provisoirement sauvée. Ce clergé mondain fit surtout des variations sur la paix perpétuelle, le désarmement et la promotion sociale. Cependant, qui aura vraiment prié dans l'un de nos grands cimetières de guerre, au milieu des centaines de petites croix qui s'alignent indéfiniment, toutes pareilles, celui-là ne pourra guère conserver d'illusions sur la paix et comprendra le lien entre la paix, la croix et la conversion du cœur. Pour conjurer la guerre et sa puissance de destruction hallucinante comment imaginer, surtout au milieu d'un cimetière de guerre, qu'il suffirait des sessions et des rapports de je ne sais quel organisme international, humanitaire et maçonnique ? Comme si de telles institutions qui ignorent de parti pris le Prince de la paix étaient capables de faire reculer le diable et sa haine de notre espèce, alors qu'elles sont tout juste inventées pour favoriser sournoisement son action. La paix, la juste paix, toujours instable et fragile, est un pur don de Dieu ; et Dieu évidemment ne l'accorde que si les peuples se convertissent à sa loi et à son amour. C'est Notre-Seigneur, appelé le Prince de la paix, qui est le dispensateur de la paix, de même qu'il est le maître de l'issue des batailles ; et la victoire est infiniment plus dans ses mains qu'aux mains des généraux. » [14]

Quelle leçon pour aujourd'hui ?

Loin du discours lénifiant de nos contemporains sur un monde toujours plus beau parce que toujours moins attaché à ses racines, nous voulons plutôt tirer avec le Père Calmel quelques leçons pour nos vies chrétiennes. « Plus d'un million et demi de jeunes chrétiens de France auront donné leur vie de 1914 à 1918 et les prêtres selon le monde, témoins hébétés de cette hécatombe sans précédent, n'auront pas été capables d'en saisir la signification, de comprendre que, si nous ne faisons retour à Dieu, des fléaux encore pires nous attendent (notamment la guerre subversive) – et toutes les super-organisations pacifistes ne les arrêteront pas. Ils n'auront pas su, ou pas voulu dire, ces prêtres mondains, que si la conversion elle-même ne met pas à l'abri des guerres et des dévastations, du moins rend-elle ces fléaux supportables en les unissant à la croix du Rédempteur. Que faudra-t-il pour leur ouvrir les yeux ? De quelle façon faudra-t-il que le Seigneur s'y prenne pour que les prêtres selon le monde s'aperçoivent enfin de leur trahison ? – Pour nous, en tout cas, que notre résolution soit nette : persévérer dans la religion de toujours durant la longue vigile où le Seigneur nous fait attendre sa venue ; persévérer surtout à l'heure elle-même de sa venue lorsque sa colère éclatera pour préparer le chemin à sa miséricorde. » [15]

À chacun d'entre nous d'être « l'humble serviteur de la Mère immaculée de l'unique Prêtre : Celle qui écrase la tête du Serpent et qui est victorieuse de toutes les batailles de Dieu. » [16]

11. Ibid.
12. Droits du Religieux Ancien Combattant. Cf. le livre d'Alain Toulza cité plus haut
13. *La Grande Guerre des hommes de Dieu* (DRAC, 2014), p. 136-137
14. R.P. Calmel, *Le prêtre et la Révolution* (1918-1968), Itinéraires n°127
15. Ibid.
16. Ibid.

La guerre juste

Par l'abbé Frédéric Weil

Par le péché, la mort est entrée dans le monde, affirme saint Paul[1]. C'est la sentence divine en conséquence du péché originel. Il est d'ailleurs frappant de voir que la première mort survenue dans l'histoire de l'humanité encore naissante n'a pas été le fait de la maladie du corps, mais de cette maladie bien plus terrible qu'est le dérèglement des passions humaines. C'est par une lutte violente et fratricide, excitée par la jalousie de Caïn, le premier enfant né sur cette terre, qu'Adam et Eve ont pu constater avec effroi ce que signifiait le châtiment divin. Abel, leur second fils, venait d'être assassiné par l'aîné. On imagine Eve, tenant en ses bras son fils meurtri, froid et rigide, découvrant pour la première fois ce que signifiait ce nom jusqu'alors mystérieux de « mort ». C'était là, d'une certaine façon, la véritable *première guerre mondiale*, qui a mis aux prises la moitié de l'humanité.



Le meutre d'Abel par Caïn, gravure de Gustave Doré

1. Épître aux romains, V, 12.

La guerre ne peut être que le fruit du péché, du mal, du démon semeur de zizanie. Quelle pire discorde que celle de la guerre, la plus grave, la plus terrible et dévastatrice ! Tant que l'homme sera pécheur, alors il y aura nécessairement des guerres, et il est illusoire de s'imaginer le contraire. Cela a commencé entre Abel et Caïn, et se perpétuera jusqu'à la fin du monde. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura de « l'hommerie ». La guerre est un des fruits les plus amers du péché. Mais attention, elle n'est pas le péché lui-même ; en tout cas pas nécessairement, parce qu'elle peut être une réponse légitime au péché.

Moralité de l'entrée en guerre

L'Église a dû développer rapidement sa doctrine sur la question pour éviter toute erreur afin de respecter à la fois la justice et la paix, puisque selon le psalmiste, « la justice et la paix se sont donné le baiser[2] ».

On doit à saint Augustin la doctrine de la guerre juste, reprise par saint Thomas d'Aquin[3]. Celle-ci tient en trois propositions :

1. *Autorité du prince* : la guerre, à cause de sa gravité, ne peut relever que de la plus haute autorité de la puissance publique, sinon elle est un crime.
2. *Cause juste* : la guerre juste vise proprement à réparer la justice qui a été lésée, c'est le fameux *casus belli*. C'est évidement la condition la plus floue et la plus délicate à juger, parce qu'il y a une infinité de manières dont cela peut arriver. Il faut que le dommage soit grave et certain ; que les autres possibilités d'y remédier se soit révélées impraticables ou inefficaces ; qu'il y ait des conditions sérieuses de succès[4] ; et que l'emploi des armes n'entraîne pas des maux et des désordres plus graves que le mal à éliminer.
3. *Intention droite* : la juste cause de la guerre ne doit pas dissimuler d'intention malhonnête, ni com-

2. Psaume 85, 11.
3. *Somme Théologique*, II^a II^{ae}, q. 40, a. 1.
4. « Ou quel roi, sur le point de faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord, afin d'examiner s'il pourra, avec dix mille hommes, marcher contre celui qui s'avance sur lui avec vingt mille ? » Saint Luc, XIV, 31.

porter de sauvagerie dans sa réalisation. S'il y a une moralité à respecter dans le déclenchement de la guerre, il y a aussi une moralité à respecter lors de son déroulement.

La position de l'Église n'est donc pas l'insouciance face à la gravité de cette décision toujours extrême. Mais elle n'adopte pas non plus la position irréaliste de l'irénisme qui fait peu de cas de la justice ou de la foi en désirant la paix à tout prix. Saint Thomas affirme même : « Ceux qui font des guerres justes recherchent la paix. Et par suite, ils ne s'opposent pas à la paix, sinon à la paix mauvaise que le Seigneur 'n'est pas venu apporter sur la terre[5]'. » Cette fausse paix, c'est la tranquillité dans le désordre.

Il est donc juste qu'il y ait des armées chrétiennes, auxquelles Saint Jean-Baptiste demande : « Ne brutalisez personne, contentez-vous de votre solde[6] ». Et tout cela n'exclut pas même les guerres offensives. Mais, quoi qu'il arrive, la guerre ne pourra jamais être juste des deux côtés. Elle pourrait être injuste des deux côtés, mais aux yeux de Dieu, il y en a tout au plus un qui a raison.

Alors qui est-ce ? Si la guerre est une des plus terribles créations de l'homme, elle est aussi une des choses les plus complexes qui soit. Il n'y a jamais vraiment une seule cause de la guerre, mais plutôt une cause prépondérante dans un assemblage obscur à travers les intrigues de la politique. Ainsi la machine infernale se met en route. Il n'est pas toujours facile d'y voir clair, même un siècle après.

Mais la moralité de l'entrée en guerre regarde surtout les décideurs. La base en connaît ordinairement trop peu pour juger de la justesse de la guerre. Alors il faudra se opter pour l'obéissance, sous peine de causer des maux encore bien plus graves par un jugement imprudent et personnel. Aujourd'hui, alors que la bataille de l'information fait rage plus encore que les canons, on peut se demander si même un général peut se targuer de connaître toutes les arcanes d'un conflit. Il arrive souvent que la base soit de bonne foi des deux côtés. C'était certainement le cas durant la Première Guerre Mondiale. Ce qui rend la situation d'autant plus dramatique : parmi les armées des deux camps, on pouvait voir entre autres des catholiques français aux prises avec des catholiques allemands.

Moralité dans la guerre

« La fin ne justifie pas les moyens », dit l'adage. La guerre est certes une situation d'exception, mais elle n'est pas en dehors de la loi naturelle. Il faut éviter cette idée délétère qui prétend qu'en cas de guerre, tous les coups sont permis. On différencie en particulier le soldat en armes, le soldat désarmé et le civil. Tout le monde ne doit pas y être mêlé de la même façon. C'est un meurtre de tuer celui qui se rend, ou de tuer les prisonniers, ou bien pour un civil de tuer un militaire. D'autant plus que dans ce dernier cas, le civil s'expose à voir la puissance militaire se retourner contre tous les civils, ce qui les place dans une situation périlleuse. Et *a contrario*, c'est une des choses les plus odieuses que de s'attaquer délibérément aux civils.

Le soldat ennemi en armes, même de bonne foi, peut être tué par un soldat adverse. Ce n'est pas parce qu'il serait mauvais personnellement, mais parce qu'il est un représentant de la puissance ennemie.

Saint Thomas d'Aquin approuve également l'usage de ruses de guerre, mais il remarque que les traités se doivent d'être observés en raison de la promesse qui a été faite : « il y a en effet des droits de la guerre et des conventions qui doivent être observés, même entre ennemis », dit saint Ambroise.[7]

Il faut prendre garde à la rage et au désir de vengeance qui poussent à s'enflammer aisément. Le catholique doit se différencier des autres jusque dans sa manière de faire la guerre, comme le dit saint Augustin : « chez les vrais adorateurs de Dieu les guerres mêmes sont pacifiques, car elles ne sont pas faites par cupidité ou par cruauté, mais dans un souci de paix, pour réprimer les méchants et secourir les bons. »

Rôle de l'Église

L'Église a pu favoriser certaines guerres, mais seulement pour défendre la foi : « C'est pour cela que souvent les fidèles du Christ font la guerre aux infidèles ; ce n'est pas pour les forcer à croire [...] ; ce qu'on veut, c'est les contraindre à ne pas entraver la foi chrétienne.[8] » Mais en dehors de ce cas, on ne peut que comprendre l'extrême aversion de l'Église face aux conflits sanglants, surtout quand ils opposent ses fils entre eux.

Par le passé déjà, elle s'est employée à tempérer l'ardeur de ses fils par la *trêve de Dieu* et même la prohibition de l'arbalette au Concile du Latran (1139) sous peine d'anathème.

Plus récemment, saint Pie X a eu la douleur de voir la guerre se déclencher sous son pontificat. On l'entendait dire parfois : « Combien aurais-je aimé pouvoir offrir

5. Saint Matthieu, X, 34.
6. Saint Luc, III, 14.
7. Cité in *Somme Théologique*, IIª IIæ, q. 40, a. 3.
8. *Somme Théologique*, IIª IIæ, q. 10, a. 8.

ma vie misérable à Dieu, si j'avais pu ainsi empêcher le massacre de tant de mes jeunes fils. »

Le 2 août 1914, moins de trois semaines avant sa mort, le pape lançait un appel aux catholiques du monde entier : « Tandis que l'Europe presque entière est entraînée dans la tourmente d'une guerre extrêmement funeste, dont personne ne peut envisager les périls, les massacres et les conséquences, sans se sentir oppressé par la douleur et par l'épouvante, Nous ne pouvons pas ne pas Nous préoccuper, Nous aussi, et ne pas Nous sentir l'âme déchirée par la plus poignante douleur pour le salut et pour la vie de tant d'individus et de peuples. Nous sentons tout à fait et Nous comprenons que parmi ces bouleversements et ces périls, la charité paternelle et le ministère apostolique Nous commandent de tourner les esprits de tous les fidèles vers Celui de qui seul peut venir le secours, vers le Christ prince de la paix et médiateur tout-puissant des hommes auprès de Dieu. »

Le Saint-Père appela les catholiques à « implorer Dieu d'avoir pitié de son peuple en apportant une solution rapide à cette catastrophe et en inspirant aux dirigeants des pensées et des actes pacifiques. » Mais les belligérants étaient déjà tout emportés par la passion et restèrent sourds à son appel. Le saint pape mourut le 20 août.

Benoît XV, élu le 3 septembre 1914, a également beaucoup œuvré pour la paix. Son attitude impartiale et pacifiste lui a valu d'être taxé de « pape boche » par Clémenceau et de « pape français » par Ludendorff. Parmi d'autres actions, le Saint-Père proposa un programme d'échange de prisonniers blessés qui fut mis en application dès 1915, mais son appel à une trêve de Noël resta sans effet la première année. Surtout, le 1er août 1917, il envoyait une lettre aux belligérants sous forme d'une vibrante exhortation à la paix en proposant des mesures concrètes de conciliation. Cet appel resta lettre morte...

Alors que l'Église est régulièrement accusée d'être fauteuse de guerre, on refuse de l'écouter quand elle demande la paix. Certains se font les apôtres d'une fraternité laïque, mais il y a toujours plus de guerres. Les XIXe et XXe siècles sont parsemés de guerres et celles-ci sont toujours plus totales et plus atroces.

Ainsi, dans son encyclique-programme du 1er novembre 1914, Benoît XV dénonce cela : « Jamais peut-être, plus que maintenant, on n'a parlé de fraternité humaine : on n'hésite même pas à laisser de côté les enseignements de l'Évangile, l'œuvre de Jésus-Christ et de l'Église, et à prétendre, quand même, que ce zèle pour la fraternité est un des fruits les plus précieux de la civilisation moderne. Cependant, à dire vrai, jamais la fraternité n'a été moins pratiquée que de nos jours. Les haines de race sont portées au paroxysme ; les peuples sont divisés par leurs rancunes encore plus que par leurs frontières ; au sein d'une même nation et dans les murs d'une même cité, les différentes classes de citoyens se jalousent mutuellement, et chez les individus tout est réglé par l'égoïsme devenu la loi suprême. »

Il poursuit plus loin : « Des nations – les plus puissantes et les plus considérables – sont aux prises : faut-il s'étonner si, munies d'engins épouvantables, dus aux derniers progrès de l'art militaire, elles visent pour ainsi dire à s'entre-détruire avec des raffinements de barbarie ? Plus de limites aux ruines et au carnage : chaque jour la terre, inondée par de nouveaux ruisseaux de sang, se couvre de morts et de blessés. »

Le progrès technique a montré ses féroces prétentions de destruction. C'était certainement une horreur toute nouvelle que de voir l'industrialisation moderne étendre son empire jusque dans le domaine de la mort. La première Guerre Mondiale fut, jusqu'à la seconde Guerre Mondiale, le conflit le plus dévastateur de l'histoire de l'humanité.

Héroïsme des soldats

La guerre apporte toujours son lot d'horreur et de bassesse, mais c'est bien souvent à travers cela que se distinguent les plus belles vertus. La guerre est un puissant catalyseur des comportements humains et révèle au fond des âmes les dispositions les plus abjectes comme les plus nobles.

Tout cela donc, n'occulte pas et ne diminue pas, mais réhausse au contraire, l'héroïsme que beaucoup ont montré dans les tranchées, par piété filiale pour leur patrie. Nous n'avons pas cette culture d'avoir honte de nos ancêtres. Il vaut bien mieux rendre aux combattants l'honneur qui leur est dû plutôt que de battre sa coulpe à leur place comme on le voit trop souvent aujourd'hui. Nous qui sommes installés confortablement dans la paix qu'ils nous ont durement acquise, c'est une chose facile que de reprocher aux anciens leur comportement. Il est plus difficile d'admettre que ce genre d'héroïsme n'est pas une qualité dont brille notre époque de facilité et d'individualisme.

Souvenons-nous que le Dieu des armées est aussi le Prince de la paix et que Notre-Dame des Victoires est aussi la Reine de la Paix.

Extrait | *Dans un hôpital de campagne pendant la Grande Guerre*

René Gaëll, *Les soutanes sous la mitraille* (ESR, 2016)

•••

– « Ma sœur, je voudrais voir un prêtre. »

Un prêtre ! La religieuse le regarde en essayant de refouler ses larmes. Les souffrances inouïes qu'elle a secourues n'ont jamais ébranlé son cœur vaillant. Et voilà qu'une angoisse l'étreint et l'affole devant la détresse de cette âme.

Un prêtre ! Ils sont là-bas, les prêtres, les aumôniers et les soldats, tous à la tâche, tous occupés, dans la bataille, aux pressantes besognes qui sollicitent leur infini dévouement.

Ce soir, bien sûr, tout à l'heure peut-être, il en viendra, puisque maintenant, et par la permission divine, ils sont partout, dans cette guerre. Il en viendra... mais quand ? Et ce petit, comme tant d'autres encore, parmi les trente blessés de la grande salle, pourrait bien partir avant leur retour.

La sœur se penche vers le mourant, lui parle de contrition, l'aide à se repentir, ouvre sa conscience dont elle sent jaillir la confiance et la bonne volonté. Et, cependant, la bonne fille ne peut étouffer en elle ses regrets, et sanglote à haute voix :

– « Mon Dieu ! Pas de prêtre pour ces pauvres enfants qui meurent. »

Le voisin entend ses plaintes, l'appelle :

– « Ma sœur... un prêtre... il y en a un, là-bas, tout au fond. »

– « Un prêtre ! ... Il y a un prêtre ici ? »

– « Oui, mais, si mal... si mal... les deux jambes broyées et puis, quelque chose encore à la poitrine... et aussi à l'épaule ; nous sommes tombés ensemble, tout près, à nous toucher. C'est lui qui me l'a donnée, l'absolution... »

Et il montre du seul doigt qui reste à son seul bras valide, la place occupée par l'abbé, tout au fond de la salle.

La religieuse se précipite vers le petit abbé qui ne la voit pas venir. Devant le lit, elle s'arrête, hésitante, et murmure :

– « Ah ! Mon Dieu ! C'est celui-là ! »

Et ses deux bras retombent, traduisant par ce geste une immense déception :

– « C'est celui-là ! »

L'espoir caressé ardemment s'évanouit.

Pauvre petit curé ! Une syncope l'a terrassé depuis son arrivée, depuis le matin. Impossible de réveiller la vie en ce corps à face de cadavre. Pas mort, mais si près du terme ! Tout à l'heure, le médecin qui l'a examiné lors de sa visite rapide, a montré la flaque de sang dans laquelle il est trempé.

- « Plus rien à faire, c'est fini. »

Et ces mots résonnent encore et plus lugubres aux oreilles de la sœur dont la dernière espérance vient s'éteindre devant cette couche immobile.

Plus rien à faire ! Et l'autre qui attend le secours et ne l'aura pas !

Alors, plus forte que sa terreur et confiante encore dans l'impossible qui, parfois, se réalise par un miracle de Dieu, elle s'approche très près du visage aux traits détendus :

– « Monsieur l'abbé... dites, Monsieur l'abbé... »

Quelle puissance divine Dieu donne-t-il donc, à certaines heures, à l'appel de la foi qui supplie ? Les yeux mourants s'entr'ouvrent et, entendant cette voix, le blessé presque mort a senti se ranimer en lui la dernière étincelle de la vie qui s'achève. Il ne parle pas, mais toute la force de sa pensée se concentre à cette minute dans la clarté du regard.

Et la religieuse, comprenant que les instants sont comptés et sachant que tout est possible, même l'effort surhumain, au prêtre dépositaire de la puissance divine, la bonne sœur, qui a ressaisi tout son courage en ce moment tragique, ose transmettre à ce mourant la requête de l'autre mourant :

– « Là-bas, un malheureux qui va mourir et qui réclame l'absolution. »

Dans un souffle, le prêtre-soldat murmure, si bas qu'il faut deviner la parole qui accepte la tâche sublime, au seuil de la mort :

– « Emportez-moi... »

Quatre infirmiers soulèvent le lit et, lentement, pour éviter les cahots mortels qui pourraient hâter la fin, emportent le consolateur vers celui qui l'attend. De nouveau, les yeux sont fermés et la sœur se demande, dans son inquiétude horrible, si ce n'est pas maintenant un cadavre qui passe, dans l'étonnement de la grande salle silencieuse.

Ils arrivent auprès de celui qui appelle le secours.

– « Là ! ordonne la religieuse. Les deux têtes proches l'une de l'autre… doucement, pas de secousses… »

Alors, de nouveau, le prêtre ouvre les yeux, puis, d'une voix presque forte, cette fois, et le regard vers le camarade :

– « Approche-toi bien près, mon petit… dépêchons-nous… ça presse… »

L'infirmière s'écarte un peu et la confession commence. Un chuchotement de voix, des mots qui glissent entre les lèvres épuisées. Tous deux se hâtent ; on voit la mort au-dessus d'eux qui compte les secondes. Sur les visages pâles, quelques impressions fugitives, et surtout un rayonnement qui semble venir d'un invisible foyer. Enfin, l'absolution.

Le prêtre se recueille en la solennité de son ministère. Le reste de vie qui l'anime monte des profondeurs de son âme qui chancelle dans le corps anéanti. Il essaie de se dresser, dans un effort, pour lever, sur le converti, la main bénissante, symbole du pardon complet. Mais cette main demeure inerte, déjà immobilisée, ligotée par la syncope dernière qui paralyse les membres.

Alors, de son regard qui supplie, l'abbé appelle la religieuse :

– « Ma sœur, il faut soulever mon bras, m'aider à finir ma tâche. »

Sur leurs lits, les blessés attendris se redressent pour voir une scène qu'ils n'ont jamais vue - cette beauté surhumaine que la hideuse guerre a créée.

Les infirmiers, saisis par la grandeur de l'acte divin, se sont agenouillés. Et tous regardent ces deux mourants, si beaux que leurs âmes seules ont l'air de vivre et d'agir dans ce drame qui se déroule entre terre et ciel.

Pieusement, de ses deux mains tremblantes, la sœur prend avec respect le bras du prêtre et l'étend vers l'homme agonisant qui prie.

– « Dominus noster Jesus Christus te absolvat… »

La voix s'arrête dans la bouche douloureuse. Mais un élan de volonté maîtrise la fatale faiblesse et les mots glissent aux lèvres de l'apôtre, des mots imperceptibles qui jaillissent dans le dernier effort :

– « … Ego te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti… »

Un silence. La religieuse les regarde tous deux et ils lui semblent plus pâles, à travers le voile des larmes…

Elle attend quelques secondes encore, puis, sentant le bras plus lourd et la chair plus froide, elle comprend que c'est fini, que tout est terminé : l'acte du dévouement suprême et la vie.

Deux soupirs confondus qui n'en font plus qu'un seul annoncent à la femme à genoux la fin de ces deux existences qui s'achèvent ensemble.

À la même seconde, expirent le prêtre et celui qu'il vient de sauver •••



La messe dans un hôpital militaire autrichien en 1916.

Extrait | *La confession au bord de la tranchée*

René Gaëll, *Les soutanes sous la mitraille* (ESR, 2016)

•••

Car il faut vous dire qu'on ne rigole pas toujours dans nos tranchées, et lorsqu'on est obligé de garder le silence, il vous arrive un tas de pensées tristes sur des choses qu'on croyait oubliées.

On songe qu'on n'est pas un animal et que la fin d'un bonhomme n'est pas du tout la fin, mais le commencement d'autre chose.

C'était ça, surtout, qui me tourneboulait, ce fameux soir. Ma conscience n'en finissait plus de bavarder : « C'est le moment, mon gars, de te débrouiller à m'astiquer un peu ! »

Moi, je voulais bien, parbleu, mais le moyen ? Pour faire des bêtises, on peut s'arranger tout seul, mais pour les passer au bleu, fallait être deux... moi et un curé. Et où le trouver, ce deuxième ?

Justement, il y en avait un dans notre tanière, quelques jours auparavant. Mais, le pauvre diable, il était loin, à présent. Certainement très malade et peut-être bien mort, vu qu'un éclat d'obus l'avait empoigné dans l'estomac.

Tout cela, c'était très vrai, mais ça ne me consolait pas du tout. Et, plus je m'ennuyais, plus je me sentais l'envie folle de me confesser. À côté de nous, il y en avait aussi un, de curé, dans l'autre tranchée ; on se connaissait bien, parbleu, on avait manqué tous deux d'être zigouillés par une patrouille de uhlans. Mais, pour le moment, on était séparé par trente mètres de terrain, plus difficiles à franchir que la distance de Quimper à Paris.

Je pensais à lui, à la manière de le rencontrer, aux moyens de sortir sans trinquer, parce que je me disais une chose : « Si tu dois te faire tuer avant, c'est vraiment pas la peine de mettre le museau dehors. »

Et vous ne pouvez pas savoir combien ça me tourmentait, cette idée. Elle me taquinait tellement que les copains me trouvaient une tête de rat mort et s'amusaient à me bêcher avec des mots désobligeants.

– « Le Noc a une trouille carabinée ! »

Ou bien ils me blaguaient cruellement :

– « Appelle donc la bonne qu'elle te serve une bolée de cidre et des crêpes de blé noir. »

Ils m'en ont tant dit, cette fois-là, que j'étais dans une colère bleue. Mais plus j'enrageais, plus ces ostrogoths-là se fichaient de ma poire. Enfin, le sergent me fourre une main plate sur l'épaule et avec un air de se payer ma physionomie au rabais :

– « Mon vieux, si c'est que tu veux prendre l'air, te gêne pas ; va te promener au balcon voir le temps qu'il fait. »

Je le regarde sans rire et je lui demande :

– « C'est vrai ! Vous permettez ? »

– « Dame ! Voilà le moment de regarder ce que fichent les autres, en face de nous. Qu'ils fassent un rigodon dans ta peau ou dans celle d'un autre, ça m'est indifférent. »

Ah ! Je vous assure que ça n'a pas traîné. J'empoigne mon flingot, je boucle mon ceinturon, je me fourre la hure dans mon passe-montagne et je leur dis :

– « À présent, les amis, bonsoir, et v'là mon adresse. Si je reviens pas, vous pouvez être sûrs qu'il y aura eu de la casse. Ni blessé, ni prisonnier, ni disparu. Y aura pas à balancer : faîtes-moi porter mort, sans plus de cérémonie. »

On est si tellement habitué à ça que les copains, en me voyant sortir du trou, ne songeaient pas seulement à me voir coupé en quatre, percé comme une écumoire ou éventré.

Mon meilleur ami m'empoigne la main et me déclare :

– « Vas-y, mon vieux, et sans te désirer du mal, si ça doit t'arriver, je tâcherai de me procurer tes godillots, parce que les miens boivent plus d'eau, en cinq minutes, que moi du vin en cinq semaines. »

Je ronchonne en grimpant :

– « Ça va bien, tu pourras même prendre les pieds avec, ça t'évitera la peine de défaire les lacets, » que je lui dis.

Me voilà sur le talus. La nuit était épaisse à couper au couteau ; mais il faut croire que ces mufles d'ennemis ont des chandelles dans les yeux, parce que j'avais pas fait trois pas, qu'il me sifflait une douzaine de balles aux oreilles.

Moi, qui devenais gai rien qu'à respirer l'air pur, je me fais cette réflexion :

– « Si tu restes comme ça, planté comme un poteau de télégraphe, bien sûr qu'ils vont t'en coller pour ton grade. »

Et me voilà à plat ventre dans la boue et dans l'eau, et je commence à ramper, à une vitesse de cinquante mètres à l'heure au maximum. Ça, par exemple, je vous garantis que ce n'est pas folichon de faire l'escargot pareillement. Même, en arrivant à une barrière, j'ai eu l'idée de revenir. La tranchée dégoûtante et sans air me faisait tout d'un coup l'effet d'un magnifique salon comparé à ces flaques de vase où je barbotais comme un canard mal appris.

Mais ce que les camarades se seraient offert ma tête, s'ils m'avaient vu repiquer dans la piaule ! ... Ah ! non ! Et puis, malgré la misère, à chaque mètre gagné, je me disais :

– « Dégrouille-toi, cré nom d'un chien ! Rien que d'aller à confesse de cette manière, tu gagnes la moitié de ton absolution. »

J'ai mis vingt bonnes minutes à passer les deux perches qui barraient l'entrée du champ. Trois balles m'ont caressé la peau mais sans entrer. Elles ont dû penser qu'elles pourraient s'enrhumer en traversant ma carcasse plus froide que le fond d'un puits.

LE PRÊTRE ET LA CONFESSION AU FRONT

Il arrive que les aumôniers soient réconfortés par la ferveur de certains soldats, dont la foi, telle celle d'Ernest Psichari, s'intensifie encore à l'approche des grands périls : « J'ai eu la consolation – écrit un prêtre – de recevoir la dernière confession de cette belle âme de Psichari, la veille ou l'avant-veille de sa mort, la nuit en traversant une village de Belgique. Il sentait venir le dernier sacrifice. » Plus souvent, il faut tenter d'absoudre ceux qui se sont longtemps écartés de la foi. Le Père Doncœur a raconté comment, à la veille d'un assaut, il reçut la confession de son colonel, rude officier, qui lui avait souvent dit ne pas vouloir des sacrements : « Je me vois encore le soir du 24 septembre 1915, délibérant avec le Père Ménard si je descendrais à l'abri de notre colonel. L'attaque, il faudrait dire le massacre était pour demain. En trois jours, nous aurions quatre colonels de la division frappés, autour d'eux quatre mille tués ! Sous les bombardements de la dernière préparation d'artillerie, nous avions avec le P. Ménard, sape par sape, créneau par créneau, confessé, communié par centaines nos camarades. Vers sept heures du soir, achevant le front du régiment, nous passions devant le P.C. du colonel, Que faire ?... A la fin... je descends une trentaine de marches ; j'en aurais souhaité six cents. J'étais devant la porte, Je frappais. « Entrez ! » Je vis le colonel debout, venant à moi... « Bonsoir, mon colonel, lui dis-je, je viens de confesser tout notre régiment ». Ses paupières battirent et, moqueur : « Je vous vois venir, Monsieur l'aumônier ». « Bien sûr, mon colonel, je viens tout droit, je veux finir par vous. » Et le regardant dans les yeux, je découvris que son âme s'ébranlait... »

Quand l'officier se fut confessé, il s'agenouilla à même le sol pour recevoir la communion : « Quand je lui donnais l'Hostie, je vis sur cette virile figure, aux grands traits, aux fortes moustaches noires, des larmes couler. J'étais ému. Je me mis à genoux, puis tous deux, d'un même mouvement, nous nous embrassâmes et je fis pour lui l'action de grâces... » Quatre jours après, en pleine bataille, le colonel disparaissait, broyé par un obus. Six mois plus tard, le Père Doncœur lut avec émotion une pauvre lettre à l'écriture tremblée. La vieille mère du colonel avait recopié pour le prêtre le dernier mot de son fils : « Maman... l'aumônier est venu. Je l'attendais. Cela n'a pas été long. Mon vieux fond religieux est vite revenu. Je me suis confessé et j'ai communié... Je me suis trouvé très ému devant ce grand acte et, pour tout dire, c'est avec plus de crânerie que j'affronterai demain la mort. A Dieu ! »

Paul Vigneron, in *Histoire des crises du clergé français contemporain*, p 186.

Enfin, j'arrive au bord de la tranchée et j'allais risquer ma tête au-dessus du fossé quand je vois se dresser une grande ombre qui venait de sortir comme un diable à ressort.

– « Attends, » qu'elle me dit, « mon vieux lapin, je vas t'apprendre à nous faire des visites sans t'annoncer. »

Et je la vois qui lève sa baïonnette pour m'embrocher.

– « Eh là ! » que je lui fais tout bas, « faudrait voir à ne pas me prendre pour un autre. »

Voilà l'ombre qui se met à rigoler et même à se mordre.

– « C'est-i-toi, Le Noc ? »

– « Parbleu ! Qui veux-tu donc que ça puisse être, à une heure pareille. Et toi, t'es ben Maranson... »

– « Un peu, » que me riposte l'ombre.

– « Maranson, le curé ? »

– « Y a pas deux Maranson au bataillon. »

– « Alors, » que je lui dis, « mon vieux Maranson, s'agit pas de traîner plus longtemps ; confesse-moi rapidement que je me défile au pas gymnastique... Je vas descendre... »

– « Veux-tu te taire, » que me dit l'abbé, « tu es très bien comme ça... »

– « Comme ça ? À plat ventre ? ... »

– « On fait ce qu'on peut, qu'il me déclare gentiment... allez ! Vas-y ! Je te dispense du Confiteor... dans le tas, tout de suite et commence par le plus gros... »

– « C'est que, vois-tu, mon vieux... c'est-à-dire, mon père... il y a des années et des années... »

– « Je te dis de faire ce que tu pourras, sans t'occuper s'il y a des années ou des siècles. Et puis, tiens, je vais t'arracher ça moi-même. »

Je n'ai pas eu que des : oui et des : non, à répondre. Et à mesure que la besogne avançait, chaque fois que je crachais une de mes bêtises, il me semblait qu'on m'enlevait un éclat d'obus de la poitrine.

Les canons ennemis gueulaient terriblement au-dessus de nous, mais je ne les entendais plus. Un seul bruit m'emplissait les oreilles et le cœur : celui de la voix toute basse de l'abbé qui me disait : « C'est bien, mon petit, ce que tu as fait là... À présent, vois-tu, ce serait bien étonnant si tu avais peur... Tu es vacciné contre le microbe de la frousse. Dieu est avec toi et il est joliment plus fort que Guillaume.

Tâche de ne plus le perdre maintenant que tu le tiens. Et puis, tu sais, la mort ça n'est pas plus dangereux qu'une cartouche vide. Une balle qui t'empoignerait dans la tête ne serait ni plus ni moins, pour toi, qu'un billet de première pour le paradis. » Il m'a donné une bénédiction, puis, on s'est embrassé.

– « Et, à présent, » qu'il me dit, « tu vas te carapater à remplir ta mission. Et, si tu n'en reviens pas, eh bien ! nous saurons toujours nous retrouver où tu sais. »

Je suis parti à reculons, sur les coudes, et j'avais le cœur si content que je rigolais tout seul et je me faisais des réflexions cocasses :

– « T'épouvante pas, mon petit, si, des fois, une balle t'attrapait ; je te garantis que tu ne te ferais pas grand mal en tombant, puisque tu es déjà par terre. » •••

Que penser de la canonisation de Paul VI ?

Par l'abbé Philippe Nansenet

« Dieu se rit de celui qui pleure les maux dont il chérit les causes »

Paul VI vient d'être élevé sur les autels à la suite de Jean XXIII et de Jean-Paul II. Un communiqué de notre Maison générale remarque que « les béatifications et canonisations de papes récents, selon une procédure accélérée, s'affranchissent de la sagesse des règles séculaires de l'Église. Ne visent-elles pas davantage à canoniser les papes du concile Vatican II, plutôt qu'à constater l'héroïcité de leurs vertus théologales ? Lorsque l'on sait que le premier devoir d'un pape – successeur de Pierre – est de confirmer ses frères dans la foi, il y a de quoi être perplexe. »

Qu'est-ce en effet qu'une canonisation ? En quoi consiste-t-elle ? Elle consiste à inscrire un bienheureux au catalogue des saints par une sentence définitive du Souverain Pontife pour que l'Église tout entière, le regarde comme jouissant de la béatitude céleste et devant faire l'objet ici-bas d'un culte. Une canonisation comporte un jugement spéculatif où l'on affirme qu'une personne est sainte, et un jugement pratique imposant que cette personne fasse l'objet d'un culte. La sainteté et la gloire du Ciel forment la raison fondamentale pour laquelle l'Église impose ce culte. Et ce culte revient à reconnaître que la vie du saint constitue un exemple assuré pour tous les fidèles désireux d'accomplir leur salut. Un défunt sera canonisable dans la mesure où sa vie aura été sainte et exemplaire.

Comment la sainteté se définit-elle ? Comme l'exercice de toutes les vertus, poussé jusqu'au degré héroïque. Nous lisons dans l'article du Dictionnaire de Théologie Catholique consacré aux canonisations : « Ce que l'Église exige de ceux auxquels elle réserve les honneurs de la canonisations, ce n'est pas seulement la possession d'une vertu, mais de toutes les vertus sans exception. En eux doivent resplendir d'abord les vertus théologales qui ont Dieu comme objet immédiat. Et ensuite toutes les autres vertus, intellectuelles et morales. Ces vertus, ils auront dû les pratiquer non d'une manière quelconque mais jusqu'à l'héroïsme. » Le pape Benoît XIV, célèbre pour son traité sur les canonisations définit cette héroïcité des vertus en disant « qu'elle est au principe d'actes qui dépassent de loin la manière ordinaire d'agir des hommes vertueux et même des chrétiens en état de grâce. Cette éminence doit elle-même s'expliquer en raison de l'excellence de l'œuvre accomplie ou des circonstances qui en rendent l'accomplissement particulièrement difficile. L'héroïcité de la vertu est absolument nécessaire, car c'est grâce à elle que la vie du canonisé prend la valeur d'un exemple pour toute l'Église. »

S'interroger sur la canonisation de Paul VI n'équivaut donc pas à se demander s'il est sauvé mais à se demander s'il a gouverné l'Église de manière qui puisse servir de modèle. Or quelle œuvre accomplit-il en tant que pape ? Citons de nouveau le communiqué de notre Maison générale : « Paul VI est aussi le pape qui mena le concile Vatican II à son terme, introduisant dans l'Église un libéralisme doctrinal qui s'exprime par des erreurs comme la liberté religieuse, la collégialité et l'œcuménisme. Il s'en est suivi un trouble sans précédent que lui-même a reconnu le 7 décembre 1968 : 'L'Église se trouve dans une heure d'inquiétude, d'autocritique, on dirait même d'autodestruction. Comme si l'Église se frappait elle-même. » Quelle fut l'attitude du pape Paul VI ? « Beaucoup attendent du pape des interventions énergiques et décisives. Le pape ne croit pas devoir suivre une autre ligne que celle de la confiance en Jésus-Christ. Ce sera lui qui calmera la tempête. » ... Écoutons également ce cri d'alarme en date du 29 juin 1972 : « La fumée de Satan est entrée par quelque fissure dans le temple de Dieu : le doute, l'incertitude, la problématique, l'inquiétude, l'insatisfaction, l'affrontement se font jour. » Mais il ne fit qu'un constat, sans prendre les mesures propres à arrêter cette autodestruction. Il prêcha la résignation à son ami, le cardinal Colombo, archevêque de Milan : « Il est nécessaire d'aimer et de servir pastoralement les hommes tels qu'ils sont, même s'ils sont très différents de ce qu'ils devraient être et de ce que nous voudrions qu'ils soient. »

Un auteur qui lui est complaisant écrit : « Élu pape en 1963, Monseigneur Montini mena à son terme le concile Vatican II. C'est dans les années suivantes qu'il

apparaît comme un pape crucifié. » Crucifié vraiment ? Non pas, mais bien comme un pape écartelé pour reprendre le titre même de la biographie de M. Yves Chiron. Mais reprenons la citation : « ... comme débordé par les interprétations de l'aggiornamento, dépassé par la crise de l'Église, trop sensible, trop impressionnable, tentant désespérément de concilier les principes fondamentaux du dogme et la pression de la contestation moderniste des années 70. » Un Pape débordé, dépassé qui se dépense en efforts désespérés et vains, ce n'est pas assez dire, un pape ouvrant la boîte de Pandore, et s'affaissant ensuite sous la tempête de vents déchaînés, ce n'est pas assez dire, un pape indécis mais condamnant avec entêtement la Messe traditionnelle, imposant avec entêtement un nouvel Ordo Missae de saveur protestante, mettant en œuvre l'œcuménisme, la collégialité, la liberté ou plutôt la licence religieuse : le précurseur de Jean-Paul II et de François !

Qui reçut-il pendant deux heures et demie lors de la dernière entrevue accordée trois jours avant sa mort ? Le président socialiste de la République italienne, Pertini. De quoi conférèrent-ils ensemble ? De la révision du concordat qui liait l'Italie et L'Église. Il s'agissait de mettre en pratique la prétendue autonomie du temporel, de *découronner Notre-Seigneur*, de laïciser, de sécula-riser la société.

Le grand ami français de Paul VI, Jean Guitton, reçu tous les 8 septembre depuis 1950, année où grâce aux manœuvres de Montini, pro-secrétaire d'État, son livre sur la Sainte Vierge avait échappé à la censure du Saint Office, émet ce jugement : « Paul VI n'était pas fait pour être pape. Il était fait pour être le secrétaire, le collaborateur d'un grand pape. Il n'avait pas ce qui fait le propre du pape, la décision, l'énergie de la décision. » Collaborateur de Pie XII, un grand pape, il le fut certes, mais point toujours fidèle. Les néo-modernistes le savaient. Ses biographes lui en font gloire avec légèreté.

Ne serait-ce que pour sa conduite de l'Église pendant les années soixante et soixante-dix, peut-on présenter Paul VI comme un modèle de chef spirituel ? Paul VI, c'est le pape libéral au visage double, disait Louis Salleron ; c'est le pape qui s'affolait des conséquences de ses décisions, de ses permissions, mais qui ne revenait pas sur ses permissions et décisions malgré leurs effets désastreux ; c'est le pape qui se désolait, se lamentait, mais travaillait par action et par omission à l'autodestruction qu'il dénonçait.

« Dieu se rit de celui qui pleure les maux dont il chérit la cause », s'écriait Bossuet. Il est pénible de devoir faire ressortir le mal qui est venu de Rome en ce temps-là, mais il est plus regrettable que ce mal ait existé. Depuis des années, un père et une mère de famille me font célébrer chaque mois une messe pour le retour à la foi de leurs deux fils de mon âge. À ma question : pourquoi ont-ils déserté l'Église, la maman se contenta de tirer d'une bibliothèque le catéchisme que ses fils avaient reçu et de m'en lire les titres de chapitre. De mauvais souvenirs me revinrent à l'esprit.

À notre petite place, il nous faut élever la voix pour protester et mettre en garde les fidèles que pourrait troubler cette pseudo-canonisation à motif idéologique. Elle vise en effet à rendre irréversible ce par quoi la Sainte Église dépérit, ce par quoi les âmes meurent de faim et de soif : le Concile Vatican II et ses suites. L'Église s'enfonce plus avant encore dans sa Passion. Prions le chapelet et continuons de nous former pour échapper au scandale.